L'océan Indien au cœur des systèmes-monde

À propos des Mondes de l'océan Indien de Philippe Beaujard (2012)

Philippe Norel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/10191>

DOI : 10.4000/etudesrurales.10191

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 16 mars 2014

Pagination : 193-199

Référence électronique

Philippe Norel, « L'océan Indien au cœur des systèmes-monde », *Études rurales* [En ligne], 194 | 2014, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/10191> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.10191

L'OCÉAN INDIEN AU CŒUR DES SYSTÈMES-MONDE

Philippe Norel

À PROPOS DES MONDES
DE L'OCÉAN INDIEN
DE PHILIPPE BEAUJARD (2012)

La Rédaction a le regret d'informer ses lecteurs de la disparition brutale, en juin dernier, de Philippe Norel, lequel n'aura pas eu le temps de relire ses épreuves. En publiant ce texte nous espérons contribuer à lui rendre l'hommage qu'il mérite.

VOILÀ D'ABORD UN OUVRAGE relevant de la catégorie des « monstres éditoriaux » : deux tomes grand format, de respectivement 624 et 799 pages, écrits relativement petit, pourvus d'un appareil de notes frisant l'invraisemblable et d'une riche iconographie¹. Au-delà de son aspect « beau livre », c'est un ouvrage qui traite de tous les pays limitrophes de l'océan Indien, donc de l'essentiel de l'Afrique de l'Est et de l'Asie, y compris l'Asie centrale, très liée à ses côtes. Qui traite également de la Méditerranée orientale et centrale dans la mesure où celle-ci entretient des relations avec les pays connectés à la mer Rouge. Et qui parle aussi beaucoup de la Chine, la mer du même nom constituant un prolongement oriental naturel de l'océan Indien. Ainsi, c'est une partie significative de l'Ancien Monde qui est concernée ici dans l'ensemble de ses échanges, et, à ce titre, ce livre de Philippe Beaujard peut être considéré comme la première « histoire globale factuelle et encyclopédique » entre Néolithique et XV^e siècle dont nous disposons.

La force de ce texte vient de ce qu'on peut le lire à deux niveaux – une lecture synthétique et/ou une lecture exhaustive – et de ce qu'il construit pas à pas des « systèmes-monde » au moyen d'une multitude de détails factuels et de cartes géographiques.

Deux lectures possibles, donc.

Pour ce qui est du tome I, la lecture synthétique peut s'attarder sur le prologue et les données géographiques, ne retenir de la première partie (du VI^e au II^e millénaire avant notre ère) que l'introduction et la conclusion, et faire de même avec la seconde partie (du I^{er} millénaire avant notre ère au VI^e siècle après J.-C.). En 128 pages, le lecteur pourra ainsi se faire une idée assez précise de la thèse de Beaujard sur la construction de plusieurs systèmes-monde régionaux, soit successifs, soit simultanés et concurrents, élaborés chacun sur plusieurs siècles et dégénérant en partie sous l'effet de refroidissements

1. Paris, Armand Colin.

et aridifications cycliques avant que, au début de notre ère, un vaste système-monde afro-eurasien ne les rassemble. Au passage, le lecteur pourra consulter les cartes détaillées de l'auteur afin de visualiser ces systèmes et d'en saisir le mouvement tectonique.

Cette première lecture permet déjà d'appréhender la spécificité du concept de système-monde utilisé par Beaujard et de le voir à l'œuvre. S'inspirant librement d'Edgar Morin, l'auteur retient du concept posé par Immanuel Wallerstein l'idée selon laquelle le système-monde moderne ne serait pas une énième reproduction des systèmes anciens mais bien une synergie profondément originale entre expansion des échanges et construction capitaliste. Il s'en écarte toutefois en précisant que des pratiques capitalistes ont préexisté à l'ascension de l'Occident au XV^e siècle, que des produits pondéreux (et pas seulement de luxe) ont circulé dès l'Antiquité, que, loin d'être négligeable, la circulation des produits de luxe a profondément structuré les rapports entre centre, semi-périphéries et périphéries et que les systèmes-monde sont tant des lieux de co-évolution que des lieux d'exploitation figée. De Andre Gunder Frank, il retient l'hypothèse de systèmes-monde très anciens, de cyclicité des hégémonies, de pratiques marchandes tournées vers le profit depuis probablement cinq mille ans mais refuse une approche par trop « continuiste », qui ne parvient plus à distinguer « pratiques capitalistes » de « mode de production » du même nom, qui définit mal ce qu'elle entend par transfert de surplus ou qui, pour « faire système », va jusqu'à nier l'existence de seuils d'intégration. Au final, la vision beaujardienne des systèmes-monde tient sa personnalité non pas d'une prise de

position a priori abstraite mais d'une connaissance approfondie des faits historiques dans le cadre d'une conceptualisation ouverte.

Cette première lecture nous fait découvrir une impressionnante galerie de réseaux commerciaux, peu ou très polarisés, déterminant parfois des systèmes-monde clairement identifiables (sans doute dès l'époque de la cité d'Uruk en Mésopotamie vers -3600) mais de portée géographique encore limitée, même si une division précise du travail s'y fait jour. Elle nous montre aussi que la révolution néolithique a été une machine à créer de la différenciation sociale (un produit agricole accru permet de nourrir des populations exerçant des fonctions artisanales, religieuses et politiques). Cette différenciation, à son tour, appellera la constitution d'États, au minimum un pouvoir institutionnalisé d'élites capables d'organiser les flux économiques supports de leur puissance (importation de cuivre et d'étain pour faire le bronze nécessaire à la fabrication des armes ; approvisionnement lointain en objets de prestige, comme le lapis-lazuli, pour conjurer les événements négatifs). Philippe Beaujard souligne ainsi combien l'échange lointain devient une condition nécessaire (mais non suffisante) de l'existence de l'État, plus généralement des transformations économiques et sociales lourdes qui commencent dès le VI^e millénaire, notamment l'apparition des marchés.

Mais c'est à travers la seconde lecture – exhaustive – que se révèle toute la richesse de ce travail. Il faut absolument entrer dans le dédale des quelque 500 pages restantes, se laisser porter par le souci du détail de l'auteur et par la recension qu'il propose des débats

d'experts portant sur des sujets qui, à première vue, pourraient paraître mineurs. Il faut accepter de parcourir des pages et des pages sur les sources d'approvisionnement en or, argent, cuivre, étain et cornaline, depuis l'empire d'Akkad jusqu'au milieu du III^e millénaire. Il faut suivre l'évolution de ces approvisionnements qui reflète parfois les basculements géographiques des systèmes-monde régionaux. Il faut prendre le temps de sentir combien les relations entre Asie occidentale et Asie orientale étaient laborieuses, indirectes et irrégulières avant le I^{er} millénaire avant notre ère pour mieux saisir à quel point le système « global » afro-eurasien qui se construira par la suite sera d'une radicale nouveauté.

Mais, plus fondamentalement encore, cette seconde lecture apporte quelque chose de décisif quant à certaines problématiques qui restent débattues dans la littérature. Par exemple celle d'un système-monde unique, au moins en tendance, dès les origines. À la différence d'Andre Gunder Frank et Barry K. Gills qui postulent d'entrée un même système-monde depuis le IV^e millénaire et cherchent après des arguments pour étayer cette hypothèse, Philippe Beaujard semble sans préjugé et construit avec nous des systèmes-monde de plus en plus élaborés mais qui restent d'abord régionaux. Dans un second temps, Frank et Gills en viennent à relier deux « cœurs », Sumer et l'Indus, entre 2550 et 1700. Puis, avec la chute de cette civilisation harappéenne, l'ensemble aurait brutalement basculé vers la Méditerranée orientale jusqu'alors marginale. Ici, donc, la complexité du réel reprend ses droits. Peu à peu, après

une cinquantaine de pages de description détaillée des réseaux commerciaux, au détour d'une carte et grâce aux nombreux témoignages archéologiques, la conviction se forge : que les systèmes-monde de Beaujard se forment tendanciellement ou inexorablement – vaste débat en soi –, ces systèmes ne sont jamais donnés d'emblée, à leur stade achevé, pour être illustrés a posteriori. Beaujard nous fait vivre une construction, une véritable histoire.

Il en va de même du débat modernistes vs primitivistes, qui, à la lecture de cet ouvrage, paraît largement dépassé. L'auteur nous montre combien il serait vain de vouloir, pour l'Antiquité, figer les structures économiques soit dans un « tout-marché déjà prêt à l'emploi » soit dans une logique polanyienne pure de redistribution généralisée. Il nous décrit avec une certaine gourmandise la complexité des situations, la coexistence très fréquente de structures publiques et privées de production-distribution, leur évolution et, parfois, des retours en arrière inattendus. Rompant totalement avec une démarche « essentialiste » qui voudrait que, durant trois millénaires, la Mésopotamie ou l'Égypte aient été « dans un camp ou dans un autre », il nous apprend l'humilité devant les faits.

La seconde partie du tome I (de -1000 à +600) est sans doute plus linéaire dans son approche, avec des systèmes-monde moins enchevêtrés. Après avoir montré qu'un système-monde occidental se forme, entre 1600 et 1200, entre Asie occidentale, Égypte et Méditerranée orientale, parallèlement à un premier système-monde centré sur la Chine, Beaujard nous entraîne vers l'étonnante dynamique du I^{er} millénaire avant J.-C.

Durant cet « âge de Fer », il distingue d'abord, entre VIII^e et V^e siècles, trois systèmes largement autonomes centrés sur l'Asie occidentale : la Méditerranée (animée par les Phéniciens et les Grecs), l'espace indien et l'espace chinois des Printemps et Automnes. Après la période charnière des VI^e-V^e siècles, qui voit l'essor de la Perse, de l'Inde, de la Chine et de Carthage, un réel changement d'échelle dans les interconnexions et, surtout, les innovations philosophiques de la période axiale, on débouche, au V^e siècle, sur une relation beaucoup plus forte entre Occident et Inde, l'espace chinois gardant une relative autonomie. Mais, de toutes parts, de nouvelles routes surgissent : proto-route de la soie dominée par les Scythes en Asie centrale ; liaisons de l'Inde avec Babylone et l'ensemble du golfe du Bengale ; influence de la Perse achéménide sur le continent indien ; routes maritimes et terrestres entre Chine et Asie du Sud-Est.

L'unification des trois systèmes-monde en un seul se fera progressivement, d'abord avec les conquêtes d'Alexandre, puis avec la naissance des Empires maurya (en Inde) et qin, enfin, avec l'apparition du pouvoir parthe en Iran. Au début de notre ère, c'est l'expansion simultanée des Han orientaux (25-220) en Chine et de l'Empire romain qui assure l'adhésion des deux blocs systémiques parallèles. La Chine s'étend tout autant sur la route de la soie (à travers les dons réciproques) que vers l'Asie du Sud-Est. Rome commerce directement jusqu'en Inde et sur la côte est de l'Afrique. Entre ces deux empires, le royaume kushan, qui occupe une partie de l'Asie centrale et le nord de l'Inde, favorise les échanges vers l'Occident mais aussi entre l'Inde et la

Chine : « Son appui au bouddhisme exprime l'insertion de l'empire dans un vaste espace d'échanges asiatique ».

Dans le même esprit, l'État du Funan, dans le delta du Mékong, fonctionne comme interface entre la mer de Chine et l'océan Indien, articulant les commerces indien, chinois et indonésien. Et, dans ce premier système-monde afro-eurasien, les flux de métaux précieux s'opèrent au détriment de Rome, la Chine et l'Inde engrangeant or et argent.

Le tome II, quant à lui, traite de l'évolution de cet unique système-monde, de ses cœurs successifs, de ses dynamiques et de ses retournements de hiérarchie, dans un cadre établi. Il s'ouvre avec l'essor parallèle de l'Islam et de la Chine Tang (VII^e siècle) et se clôt au moment où les aventuriers européens vont considérablement élargir le monde connu et rendre moins significatif le seul espace afro-eurasien. Mais si le système est désormais unique, la problématique du livre, elle, éclate en une multitude d'objets d'analyse tout à fait cruciaux, qui interdisent la seule description chronologique linéaire.

Ce volume est divisé en trois livres principaux correspondant aux pulsations de ce système-monde afro-eurasien. Le premier livre traite du cycle d'expansion-contraction qui se met en place entre les VI^e et X^e siècles avec, comme cœurs, la Chine Tang, les califats omeyyade et abbasside, sans doute aussi quelques royaumes indiens et l'Empire byzantin. Au cours de ce cycle, la contraction est relativement longue (environ cent cinquante ans), de 850 à la fin du X^e siècle. Le deuxième cycle (XI^e-XIV^e siècle) est engagé par le dynamisme de la dynastie Song, avec, comme

cœurs annexes, l'Inde chola et le sultanat de Delhi, les empires seldjoukide puis ilkhanide et, enfin, l'État égyptien. Au sein de ce cycle, la contraction est nettement plus courte (soixante-dix ans environ à partir de 1330). Le troisième livre ne correspond qu'au premier essor du troisième cycle, au seul XV^e siècle, assuré par les Ming, quelques sultanats indiens (notamment du Gujarat), l'empire de Vijayanāgar, les empires ottoman, safavide, moghol et, toujours, l'Égypte.

Dans chacun de ces livres, les différentes aires géographiques sont traitées successivement, bien sûr en marquant à chaque fois les relations entre les différents espaces. Comme pour le premier tome, le lecteur peut se contenter d'une lecture abrégée en parcourant les introductions des trois livres et le remarquable épilogue, soit, au total, 110 pages qui lui fourniront les jalons essentiels.

Dans ce second volume, la pertinence de l'idée de système ne se révèle, une fois encore, que très progressivement lors des innombrables avancées analytiques que recèle la lecture complète. C'est bien la chair du système-monde qui nous apparaît peu à peu, dans une démarche parfois très empirique et inductive, sans que pour autant on se noie dans la mesure où le fil directeur est fréquemment rappelé. À la différence d'approches plus déductives, Philippe Beaujard construit la complexité des systèmes-monde sans nous en épargner les nuances, même lorsque l'hypothèse théorique en ressort affaiblie. Par exemple, il ne cède pas à la tentation de ne relever qu'un cœur ou centre tout en reconnaissant que, dans ces trois cycles, la Chine reste motrice. Du reste, cette influence

chinoise n'est pas véritablement prouvée. Il faudrait, pour ce faire, montrer que la croissance chinoise précède toujours de quelques décennies celle des autres cœurs, semi-périphéries et périphéries. Il faudrait montrer aussi comment l'essor de la Chine engendre une croissance générale : serait-ce par ses transferts de techniques ou ses exportations de produits désirables qui pousseraient les élites d'autres régions à faire produire leurs « dépendants » pour, en contrepartie, obtenir ces biens ? Serait-ce par ses réformes institutionnelles bonnes à copier, son poids démographique (via les importations) ou ses velléités impériales (comme au début du XV^e siècle) ? Ou seraient-ce tous ces facteurs combinés, comme le suggère la lecture détaillée, mais, dans ce cas, comment les hiérarchiser ?

Un des apports de ce tome II réside dans l'analyse des liens entre marchands et pouvoirs politiques. Une certaine vulgate voudrait que l'océan Indien soit un espace dans lequel les pouvoirs politiques auraient laissé faire les marchands par indifférence idéologique et parce que les ressources étatiques se seraient plutôt trouvées dans la taxation foncière. Ainsi n'aurait-on que rarement cette imbrication entre politiques et marchands, cette institutionnalisation du pouvoir des marchands, voire cette instrumentalisation mercantiliste des commerçants « nationaux » qui caractérise l'Europe dès le XIII^e siècle (avec Venise et Gênes puis, plus tard, les Pays-Bas).

De fait, le concept de diasporas commerciales semble être là pour proposer un tout autre modèle, permettre un commerce affranchi des pouvoirs étatiques et une liberté des individus assurant la circulation des biens.

Sur ce point, l'ouvrage est une mine en ce qu'il montre que de multiples types de relation sont possibles et qu'aucune conclusion simple ne s'impose. Si le commerçant diasporique existe, on observe aussi un lien étroit entre le pouvoir et des guildes marchandes (Empire mongol et différents États de l'Inde), des situations où des princes se font marchands (Inde et Asie du Sud-Est), voire condottieres, des cas invraisemblables de taxation étatique (cas du Yémen rastūlide en 1422), des exemples où des marchands deviennent souverains. Par ailleurs, les expéditions militaires maritimes en vue de protéger « ses » intérêts et ceux de ses marchands ne sont pas si rares (Égypte mamelouke au XV^e siècle ; pouvoir chola en 1025 contre Sriwijaya ; soutien actif de la Chine ming au sultanat de Malacca en 1405, etc.).

Toutefois, de tels liens semblent ne pas être durables ni s'institutionnaliser. Et surtout ils n'amènent pas cette politique d'expansion et d'implantation commerciale par la force qui caractérisera l'Europe à partir du XVI^e siècle : peu de politiques de comptoir, encore moins de conquêtes territoriales visant à former un empire indissolublement politique et commerçant. Autrement dit, si les idées mercantilistes ont pu pénétrer l'esprit de bien des souverains de l'océan Indien, elles n'ont que très rarement revêtu les formes que privilégiera l'Occident.

Un autre point retient l'attention : la question de la logique systémique. Pour l'auteur, les choses semblent claires : si une logique unique existe avant le XVI^e siècle, le mode de production du capitalisme européen saura imposer au système-monde sa logique propre.

Cependant, la logique systémique générale proposée pour les périodes prémodernes suscite quelques interrogations quant aux formes qu'elle a pu prendre dans chacune des phases d'expansion. Au départ, c'est bien un facteur exogène (le changement climatique avec réchauffement et humidification) qui semble, dans la quasi-totalité des situations, avoir permis la croissance agricole, donc aussi démographique, puis la croissance des échanges, de l'industrie et des villes, laquelle, à son tour, stimulera les innovations techniques, idéologiques et institutionnelles. En accroissant la division du travail et la compétition, ces innovations favoriseront le progrès tant de l'État que du secteur privé. Mais elles détermineront aussi indirectement des inégalités sociales (donc des conflits, voire des guerres), une baisse des ressources et des rendements marginaux de l'investissement et, parfois, une décentralisation du capital.

La spirale négative menant à la contraction est alors enclenchée. À cet égard, il est dommage que l'ouvrage ne nous fournisse pas de tableau précis, au sein de chaque cycle systémique, de ce qui se réalise dans ce schéma général et de ce qui reste secondaire ou inexistant.

On pourrait sans doute faire la même remarque à propos des types de hiérarchie que l'auteur propose. Ainsi, alors que le statut de semi-périphérie est souvent très bien analysé (voir la côte swahili), on a parfois du mal à repérer, à l'intérieur de chaque cycle, les semi-périphéries et les périphéries : des tableaux synthétiques auraient par conséquent été bienvenus. D'autres thèmes auraient pu également être évoqués, comme celui de la création des

systèmes de marché et de l'effet économique qu'ils ont en retour sur les pays qui les mettent en place, fût-ce de façon embryonnaire. De même pour ce qui est de la structure des excédents et déficits commerciaux dans le système-monde, question cruciale dans le cadre de la détermination des hégémons éventuels de ce système. En revanche, on trouvera ici une analyse originale de l'échange inégal et de sa construction sociale à partir d'une remarquable étude de la désirabilité des biens échangés dans le commerce de longue distance.

On l'aura compris : *Les mondes de l'océan Indien* est une lecture certes rude mais très gratifiante. On a parfois l'impression d'être enfermé dans une pièce pleine d'archives qui s'amoncelleraient à l'infini, sans recours possible contre l'envahissement. À ce détail près

que l'auteur ne nous lâche jamais et nous fournit constamment le fil directeur qui permet de structurer ce réel foisonnant. Pourtant, on est loin ici des « grands récits » un peu faciles et téléologiques que, précisément, l'histoire globale se doit de réfuter. L'étude des systèmes-monde successifs que réalise l'auteur montre à l'envi toutes les bifurcations qui restaient possibles : ce n'est pas là son moindre mérite.

Une fois le livre refermé, on peine à croire que cet immense ouvrage, profondément érudit et résolument synthétique, ait pu voir le jour. Une grande partie du matériau de base de l'histoire globale est désormais entre nos mains, et le travail de bénédictin de Philippe Beaujard nous oblige à poursuivre l'effort entrepris.